

# Du combat offensif

Autor(en): **Montfort**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **83 (1938)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341886>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Du combat offensif

---

### AVANT-PROPOS.

Dans cette étude du combat offensif, nous tiendrons compte avant tout, comme dans nos précédents articles, de nos possibilités, car nous n'entendons pas faire de la tactique théorique. Inutile donc de nous arrêter trop longtemps à des offensives de grand style qui ne sont pas dans nos moyens.

Rappelons-nous d'abord, à la lumière de l'Instruction sur le service en campagne, dans quelles conditions les opérations offensives sont réalisables pour nous.

« *Nos attaques doivent tendre à frapper l'ennemi là où il n'est pas préparé à se défendre...* » (S.C. art. 6.) C'est-à-dire que nos attaques doivent chercher à surprendre l'ennemi et le saisir surtout quand il est en mouvement.

« *L'invasion ne s'effectuera pas par masse compacte d'unités à fronts jointifs ; la configuration de notre terrain s'y oppose autant que le désir de l'ennemi d'obtenir une prompte décision ... Il faut viser son flanc.* » Là encore, il s'agit d'attaquer notre adversaire par surprise et au moment où le terrain l'oblige à marcher en colonne. Il faut donc choisir un terrain propice à une opération de ce genre.

« *La supériorité numérique ne joue pas un rôle prépondérant dans une attaque résolument conduite ; or notre terrain peu découvert favorise celui qui attaque avec résolution, voire avec audace.* » Nos attaques doivent donc être rapidement préparées et rapidement menées. Nos offensives doivent être des opérations simples, de petite envergure, avec des objectifs limités.

« *Nous devons souvent recourir à une marche d'approche effectuée de nuit et suivie d'une attaque au lever du jour...* »

Nos unités chargées d'attaquer devront être mises en place de nuit <sup>1</sup>.

« *On attaque toujours, à moins que la situation ou la tâche n'impose une attitude défensive.* » (S.C. 211.) A ce propos, il faut remarquer que la situation qui sera nôtre nous obligera toujours à nous poser les questions suivantes : Pouvons-nous attaquer ? Le devons-nous ? La résolution de notre tâche n'est-elle pas facilitée par la défensive ?

« *Devant un ennemi déjà entièrement déployé et surtout fortifié, notre artillerie sera impuissante et nos moyens seront encore bien moins en état de nous permettre les attaques préparées qu'exige la guerre de position.* (S.C. 6.) L'attaque d'une position organisée, comme celle que nous avons vue dans nos précédentes études sur la défensive, est irréalisable pour nous.

#### GÉNÉRALITÉS SUR LE COMBAT OFFENSIF.

« Attaquer c'est avancer malgré l'ennemi, le refouler et l'anéantir » dit le S.C. à l'article 211. C'est là une phrase pour nous Suisses. Si nous voulons être honnêtes et ne pas nous payer de mots, il faut bien reconnaître qu'il nous est impossible d'anéantir notre ennemi, à moins qu'il ne s'agisse simplement de l'une de ses fractions. Le refouler ? On le refoulera sur ses échelons d'arrière et il se renforcera.

Nous pouvons, semble-t-il, proposer comme but à nos opérations offensives de retarder l'ennemi, de le rejeter et de le mettre pour un temps peut-être long hors d'état de recommencer.

Pour atteindre un résultat, il faut battre le gros des forces de l'adversaire et par suite se porter à son contact après avoir rejeté ses organes de sûreté. L'ennemi a d'ailleurs intérêt, dans la majeure partie des cas, à éloigner ce moment, en utilisant pour retarder la marche de l'assaillant la grande portée de son armement, l'action d'éléments avancés,

<sup>1</sup> Apprenons-nous à nos unités, dans les écoles de recrues, à préparer leurs attaques de nuit ?

d'engins motorisés et surtout de l'aviation. Il en résulte que, bien longtemps avant d'atteindre le gros des forces ennemies, celui qui attaque a déjà souffert du feu de son adversaire, a déjà dû lutter pour réduire les résistances échelonnées qu'il a rencontrées sur son chemin.

C'est pourquoi le combat offensif comprend plusieurs phases de caractères différents, qui s'enchaînent l'une dans l'autre et qui doivent, chez nous, se suivre avec une rapidité relative, si nous ne voulons pas trouver chez notre adversaire une supériorité insurmontable.

Ces phases successives du combat offensif comprennent :

les préliminaires : *marche d'approche, prise de contact, l'attaque* proprement dite, suivie, en cas de réussite, de l'exploitation du succès, de la *poursuite*.

Ces différentes phases du combat offensif, sur lesquelles nous passons généralement sans insister, correspondent chacune à un agencement différent des forces mises en œuvre, et à ce point de vue intéressent le chef. Mais, pour l'infanterie qui exécute, il n'y a aucune différence dans sa manière d'agir dans chacune des phases. Pour elle, il s'agit toujours de gagner du terrain en avant, malgré l'ennemi, *c'est-à-dire d'attaquer*. Dans l'offensive, l'infanterie résout sa tâche par le mouvement à condition d'être appuyée par un feu puissant. Et l'attaque c'est toujours la combinaison du feu et du mouvement. Il n'y a qu'une façon d'attaquer, c'est à fond, avec la ferme volonté de réussir.

#### LE COMBAT DE RENCONTRE.

(S.C. page 128.)

*Particularités du combat de rencontre. Avantages qu'il présente pour nous.*

L'ennemi étant en mouvement :

— son artillerie ne peut, en général, avoir qu'une efficacité réduite ; ses liaisons sont moins bien assurées, ses feux

moins bien établis sur le terrain (c'est là un avantage pour nous !);

— il ne dispose pas immédiatement, dans la plupart des cas, des feux de son artillerie lourde à grande portée; celle-ci est en mouvement et a besoin d'un certain temps pour se mettre en position (c'est encore là un avantage pour nous !);

— nous ne disposons d'aucune indication au sujet de la ligne possible de contact; nous ne sommes pas sûrs d'atteindre les points que nous nous sommes initialement fixés;

— nous ne sommes pas assurés de la possession du terrain tenu par nos éléments avancés; nos troupes légères, nos avant-gardes peuvent être housculées.

Telles sont, semble-t-il, les particularités du combat de rencontre qui présente des avantages indéniables pour nous et qui reste, pour cela même, dans nos possibilités offensives.

#### *Les préliminaires du combat de rencontre.*

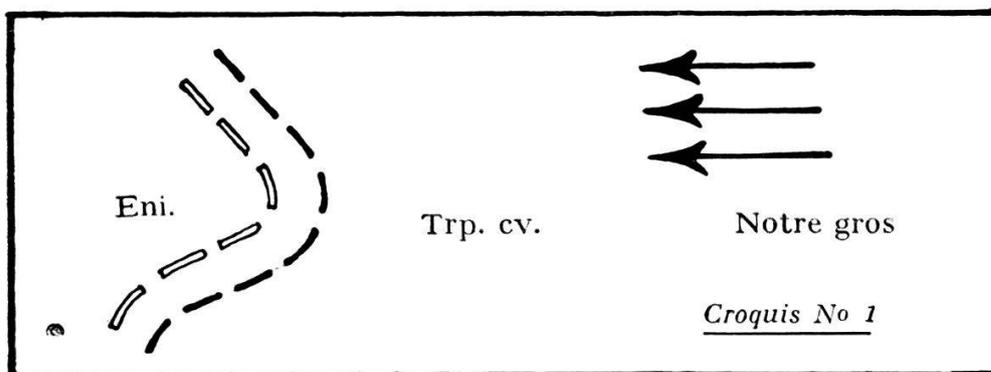
##### *La marche d'approche.*

Nous sommes obligés d'exécuter la marche d'approche à la faveur de la nuit (S.C. 6 et 212) puisque nous *devons* surprendre l'ennemi pour rétablir l'équilibre entre ses moyens et les nôtres par l'effet de la surprise. Et cela sous peine de perdre, la plupart du temps, toute chance de réussite. De nuit encore pour échapper, le plus longtemps possible, à l'action retardatrice ou d'arrêt de l'aviation et de l'artillerie ennemies.

La *marche d'approche de nuit* doit se faire sous la protection de troupes de couverture <sup>1</sup> restées au contact et chargées « d'occuper » l'ennemi jusqu'à l'arrivée de la troupe d'attaque (croquis N<sup>o</sup> 1), ou, si le contact a été perdu, l'approche de nuit se fait derrière des organes d'exploration, envoyés à l'ennemi encore de jour (patrouilles fixes), et sous la protection de détachements de sûreté poussés, de jour également, en avant (croquis N<sup>os</sup> 2 et 3).

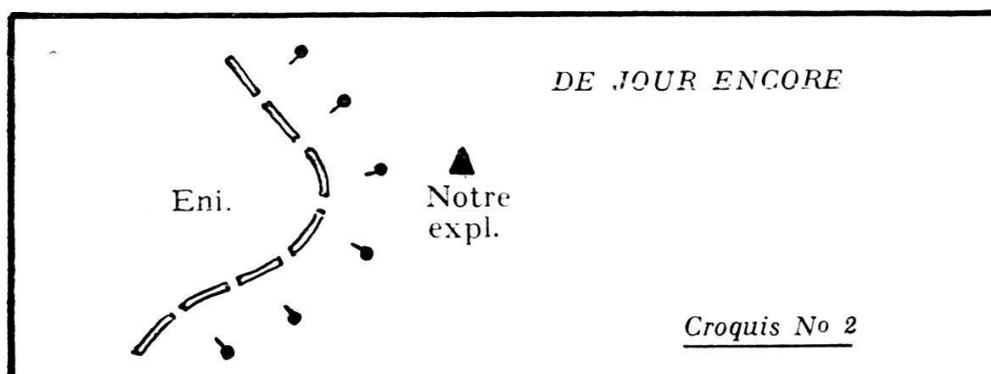
<sup>1</sup> Le terme « troupes de couverture » est à prendre dans son sens général et pas uniquement dans celui de troupes de couverture-frontière.

Dans ce dernier cas, il faut procéder de façon à ne pas tomber inopinément, avec notre gros, de nuit sur notre adversaire. Il importe de laisser une marge entre l'ennemi et nous. La mise en place de l'attaque doit se faire de



nuit, mais la prise de contact et l'attaque ne peuvent s'exécuter que de jour<sup>1</sup>.

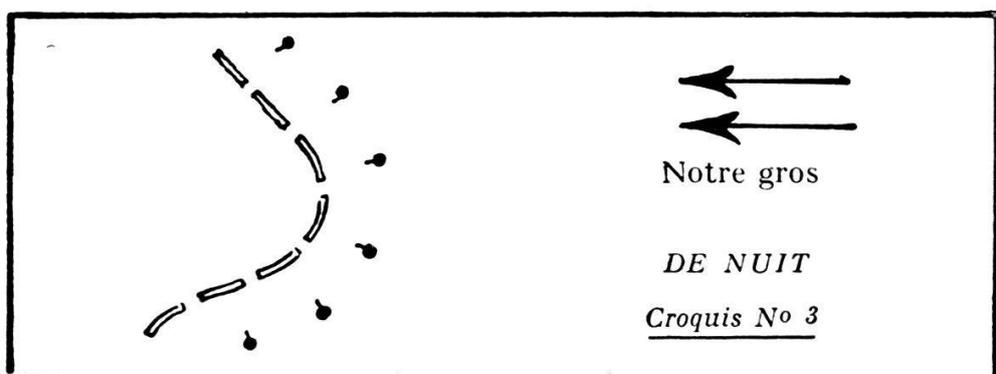
Dans une marche d'approche de nuit, il faut prendre les mesures nécessaires pour vaincre ou éviter les obstacles du terrain, une attaque inopinée de l'ennemi, des incursions



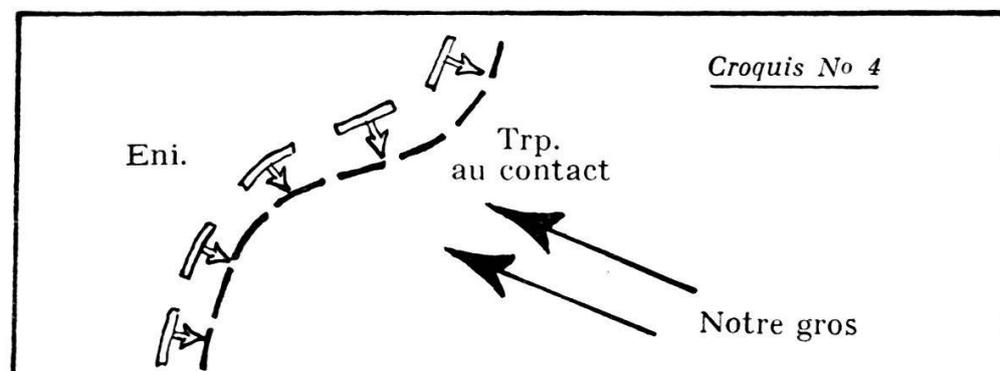
de l'aviation ennemie. Les précautions pratiques à prendre visent au maintien de la direction par l'emploi de guides et par l'utilisation de la boussole ; elles comportent l'envoi d'éléments précurseurs (service de sûreté, liaison avec les troupes au contact), la protection et la D. C. A., le mouvement des trains et les ravitaillements. « Le commandement compte sur une troupe fraîche. »

<sup>1</sup> Instruisons-nous vraiment nos troupes à une opération de ce genre ? Par routine, n'y a-t-il pas divorce entre la théorie et la pratique ?

L'approche se termine par une mise en place des troupes d'attaque. Si l'opération s'est exécutée derrière des troupes au contact, la mise en place s'effectue par relève ou par dépassement.



*La marche d'approche de jour.* — Il peut arriver que la situation soit telle que nous ne puissions pas attendre la nuit pour nous approcher de l'ennemi. Par exemple, une occasion momentanément favorable qui cessera dans quelques heures.



Il faudra alors progresser sous la menace du feu ennemi, ou sous son feu d'artillerie et d'aviation, sans que notre infanterie puisse faire usage de son feu, repousser peut-être des attaques d'engins motorisés et, utilisant réellement notre terrain, amener, quand même, nos unités d'attaque face à leurs objectifs. Pour garder une certaine capacité offensive, notre infanterie doit, plus que n'importe quelle autre, apprendre à progresser sous le feu d'artillerie et d'aviation, apprendre à repousser des attaques d'engins blindés,

s'entraîner à marcher, tout en gardant sa cohésion, dans les terrains difficiles qui lui permettront d'échapper à l'action lointaine de l'ennemi et d'arriver au contact.

La marche d'approche de jour présente également des caractéristiques différentes suivant qu'elle a lieu *derrière des troupes au contact* ou que *le contact de l'ennemi n'a pas encore été pris*.

*Derrière des troupes au contact* (croquis N° 4), la marche d'approche ne se fera, chez nous, que très exceptionnellement de jour. En cas d'urgence seulement, pour profiter d'une situation momentanément favorable.

Il s'agira là d'éviter les pertes par le choix des chemine-ments, des formations et par la dissimulation du dispositif à l'arrivée ; de faciliter les mouvements et la mise en place rapide des unités (reconnaisances d'itinéraires, patrouilles, mesures de liaison avec les troupes au contact). La formation variera suivant les circonstances ; elle aboutira finalement au dispositif d'attaque.

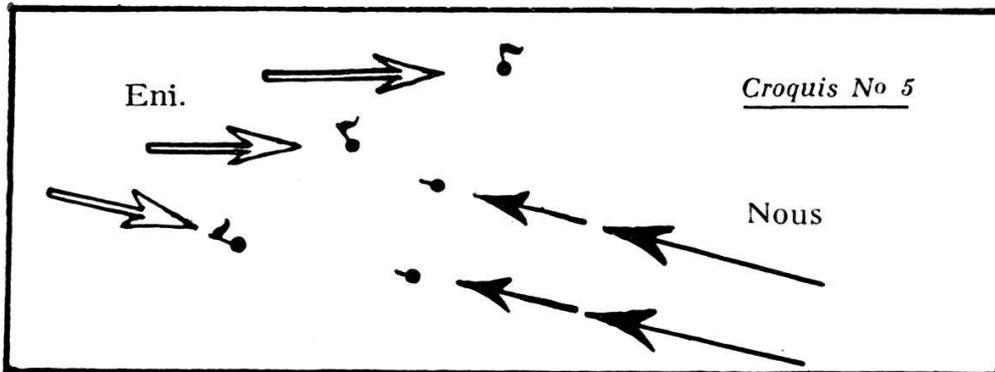
*Le contact de l'ennemi n'a pas encore été pris* (croquis N° 5). — Si la marche d'approche n'est pas effectuée sous la protection de troupes au contact de l'ennemi, sa sûreté est obtenue par l'action des avant-gardes.

« Au contact de l'ennemi, la *mission générale de combat* de l'avant-garde est de couvrir la mise en ligne, à l'effet de donner au chef le temps de prendre sa décision et, au gros, sa liberté de manœuvres (c'est-à-dire le temps et l'espace nécessaires à son déploiement)... (S.C. 202.)

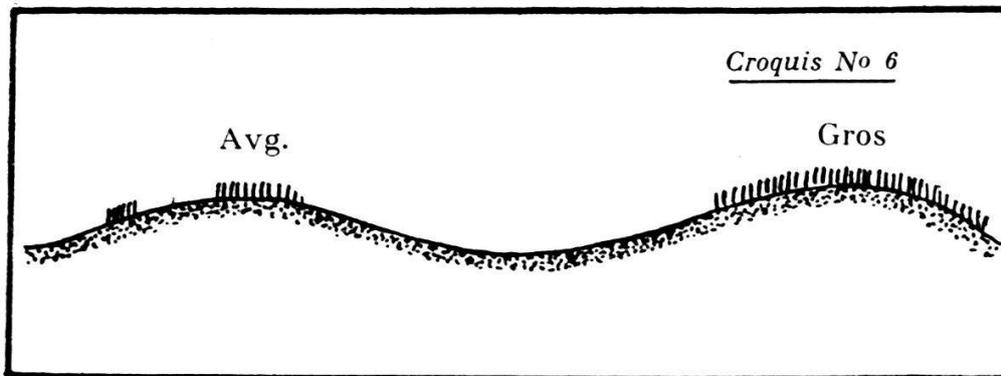
Derrière l'avant-garde, qui se porte de ligne du terrain en ligne du terrain, suit le gros, au seuil du compartiment suivant (croquis N° 6).

« L'approche du jour se prépare la nuit ; le moins qu'on puisse faire, c'est fractionner, aussi complètement que le permettent la distance de l'ennemi, les couverts et, par-dessus tout, le but recherché. » (S.C. 226.) Mais, si nous restons en colonnes la progression est plus rapide et il y a peut-être intérêt à le faire pour gagner un compartiment de terrain où l'engagement nous sera favorable (S.C. 226)

et pour bousculer l'ennemi « cul par-dessus tête » avant qu'il ait pu mettre en œuvre ses gros moyens (croquis N° 7). Si nous fractionnons trop tôt, c'est manquer peut-être l'occasion d'obtenir un succès offensif. Si nous frac-



tionnons trop tard, c'est risquer gros ! Il y a là une certaine chance à courir, mais comme Suisses nous devons la courir, car, une fois de plus, il faut, si nous voulons réussir, atteindre les forces principales de l'ennemi avant qu'il ait pu, à cause du terrain, mettre ses moyens en ligne.



Mais risquer ne veut pas dire marcher tête baissée, sans exploration. Rappelons-nous Rossignol, Ethe, Virton ou, de l'autre côté de la barricade, le col du Sattel.

Songeons encore, que l'emploi en masse d'engins motorisés blindés chez notre adversaire peut nous amener à employer de jour des procédés rappelant la couverture de la marche d'approche de nuit. C'est-à-dire que l'avant-garde et les flancs-gardes *occupent*, barrent successivement les points de

passage obligés qui donnent accès aux compartiments dans lesquels progresse le gros. « Le procédé normal actuel de mouvement effectué à l'intérieur d'une couverture mobile peu éloignée et se déplaçant à la même allure que le gros devient d'un emploi de moins en moins indiqué <sup>1</sup>. »

Dans la marche d'approche non couverte, il faudra vaincre ou éviter les obstacles du terrain, les feux d'artillerie et d'aviation ennemies, pouvoir s'opposer rapidement à une attaque inopinée venant de loin ou de près. Les précautions à prendre exigeront des mesures d'exploration et, impérieusement, la mise en action de tous les détachements de sûreté habituels à la protection en marche, de toutes les « gardes » : avant-gardes, flancs-gardes et peut-être même arrière-gardes ; elles comporteront encore : la recherche des cheminements, recherche de l'invisibilité, les mesures à prendre pour le maintien de la direction (emploi de guides, utilisation de la boussole), les mesures de protection et de D. C. A., la protection contre les gaz et les mouvements des trains.

Les dispositifs de combat seront pris hors du feu de l'ennemi : « On ne manœuvre pas sous le feu. »

*La prise de contact. Combat de l'avant-garde. Reconnaissance de l'ennemi.*

« On s'engage et on voit. » (Napoléon.)

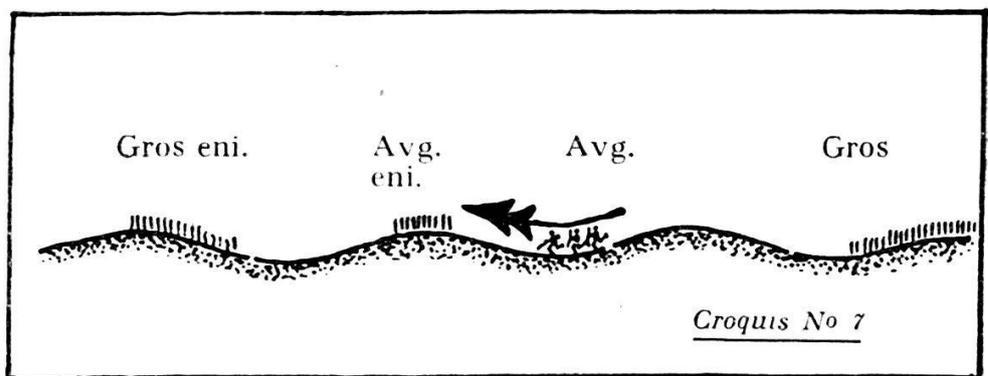
La prise de contact, la reconnaissance de l'ennemi ne peut guère se faire que de jour, surtout dans le combat de rencontre.

Elle est l'œuvre de la cavalerie, des troupes légères, très souvent, et des avant-gardes.

Dans cette phase, les avant-gardes ne sont plus uniquement des organes de protection, elles deviennent de véritables *organes de reconnaissance de vive force* travaillant au profit du gros. Elles doivent prendre contact, c'est-à-

<sup>1</sup> « De l'influence exercée sur notre tactique par l'introduction en masse, dans les armées voisines, d'engins motorisés et blindés ». *Revue militaire suisse*, février 1938.

dire déterminer par leur engagement, leur combat, le degré de préparation de l'adversaire. Pour chaque résistance rencontrée, il faut lui faire révéler son emplacement, sa nature et sa force. « L'attaque énergique de l'avant-garde en impose d'emblée à l'ennemi, le paralyse et constitue le seul moyen d'éclaircir suffisamment la situation pour engager le gros. La suite des opérations peut être heureusement influencée si, par son attaque, l'avant-garde réussit à atteindre le compartiment de terrain suivant. » (S.C.



227), c'est-à-dire, repousse les éléments avancés et atteint le seuil du compartiment dans lequel se trouvent les forces principales de l'ennemi ou tout au moins leurs premiers échelons (croquis N° 7).

Pour remplir sa mission, l'infanterie de l'avant-garde, prévenue à temps par les organes d'exploration, avance au moment voulu « en garde » et met en œuvre les moyens dont elle dispose. Elle n'a en général qu'une manœuvre, quelle que soit la force de l'unité considérée : attaquer, c'est-à-dire placer ses moyens de feu, tirer, progresser sous le couvert de ce feu, chercher à s'infiltrer et déborder le point qui résiste.

L'infanterie prend contact avec des dispositifs la pointe en avant. La compagnie prend, en général, contact avec une section, le bataillon par une compagnie, le régiment par un bataillon. Cette unité, qui attaque dans un secteur choisi, est appuyée par le maximum des moyens de feu à disposition et donne, par son combat, des renseignements qui permettent d'engager rationnellement le gros des forces.

Lorsque ses moyens sont insuffisants, l'infanterie demande l'appui de l'artillerie dont la progression est réglée de manière à pouvoir répondre aussi vite que possible aux appels de l'infanterie (croquis N<sup>os</sup> 8 et 9). « L'avant-garde et l'artillerie sont étroitement liées... » « Le chef qui engage son avant-garde de façon décisive l'appuie avec son artillerie... » « L'appoint d'une forte artillerie ne fait pas que s'ajouter à la valeur combative de l'avant-garde, il la multiplie. » (S. C. 227 et 228.)

Mais il ne faut pas perdre de vue que l'action de l'artillerie demande du temps, certains délais d'exécution. En outre, lorsque l'infanterie aura ainsi réclamé le concours de l'artillerie, il lui sera généralement impossible d'annuler la demande faite en cas de changement dans la situation. Ce contre-ordre ne pourra être donné que si, au préalable, des conventions fermes ont été passées entre l'infanterie et l'artillerie, conventions auxquelles nous ne prêtons pas dans nos exercices une attention suffisante.

La prise de contact reste pour l'avant-garde une opération délicate.

Aller trop vite, c'est risquer de subir des pertes considérables (les Français à la bataille des frontières en août 1914). Aller trop prudemment, c'est faire le jeu de l'adversaire et ne pas fournir au commandement les renseignements dont il a besoin.

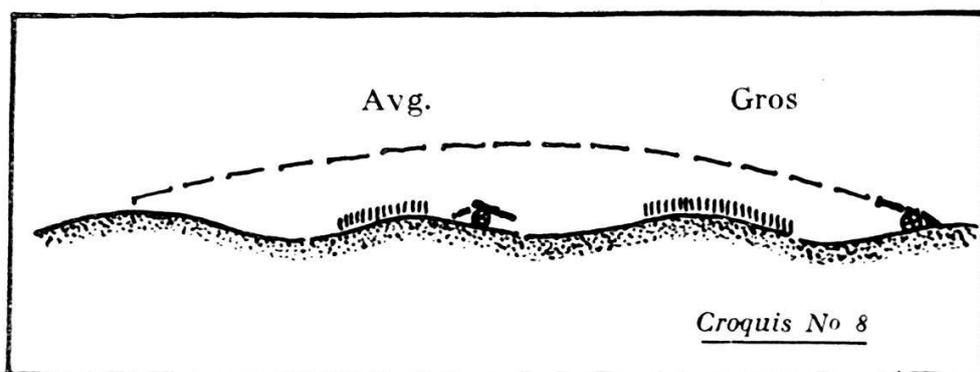
Pour remplir sa mission, l'infanterie de l'avant-garde doit :

— Explorer, de vive force si possible, dans l'ensemble du compartiment de l'unité supérieure (patrouille de pointe dans le compartiment de la compagnie, compagnie d'avant-garde dans le compartiment du bataillon, bataillon dans un compartiment choisi, sur un point important pour la manœuvre du régiment).

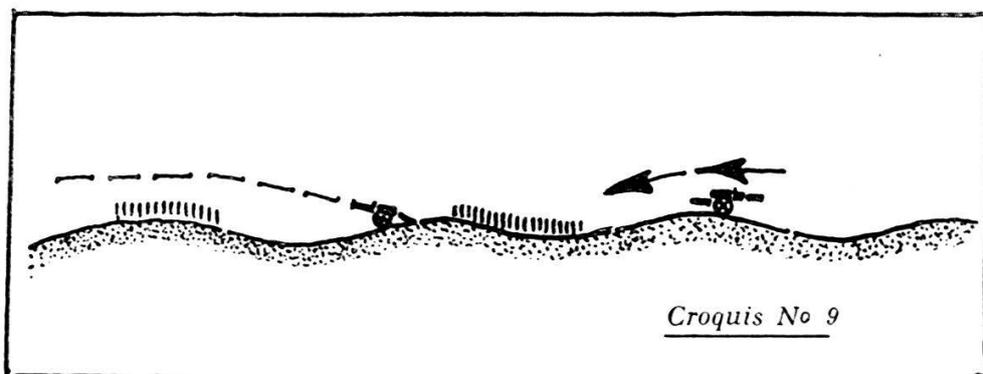
— Ne pas se heurter aux points déjà fortement tenus, mais les masquer par le feu et les déborder par la manœuvre.

— Ne s'engager qu'après avoir mis en place les moyens de feu dont elle dispose, de manière à en obtenir un appui efficace.

— Dès que la résistance est trop forte pour être réduite par ses seuls moyens, demander et attendre l'appui de l'artillerie.



« Il sera indiqué parfois de suspendre l'approche et d'attendre l'ennemi tout en se préparant à l'attaque. Ce sera le cas lorsqu'on s'apercevra que l'adversaire recherche visiblement l'attaque et que sa préparation est plus avancée. On sera aussi amené à retenir l'avant-garde, voire à la faire



rétrograder, aux fins d'occuper une position plus favorable... » (S. C. 227.)

En face d'un adversaire en mouvement, la mission de l'avant-garde est dure. Pour éviter que la mission qui lui est donnée n'excède ses forces, nous avons vu le commandement lui fournir l'appui d'artillerie nécessaire. Cela ne suffit pas. Le gros, surtout chez nous, doit être en mesure d'intervenir au plus vite dans le combat.

« Lorsque les deux adversaires se portent à la rencontre l'un de l'autre, l'avantage appartient à celui qui est prêt le premier à passer à l'attaque. »

« Il faut gagner l'ennemi de vitesse. » (S. C. 225.)

### *L'attaque.*

L'avant-garde, dont nous venons d'étudier l'action, s'est trouvée arrêtée dans sa progression par la résistance de l'ennemi, ou son combat a révélé au chef, qui le suivait au plus près, que le moment était venu d'engager le gros.

Le commandement a maintenant les bases nécessaires à sa *décision*. C'est d'abord sa *mission* ;

c'est ensuite le *terrain* qu'il a sous les yeux ou que la carte lui révèle ;

c'est enfin les *renseignements* fournis par l'exploration, éventuellement les troupes au contact et surtout le combat de l'avant-garde.

La manœuvre à un échelon élevé est souvent montée à priori, conditionnée par le terrain et le dispositif présumé de l'ennemi. Ainsi conçue, elle peut s'effectuer rapidement de bout en bout. Pour les petites unités d'infanterie, au contraire, la manœuvre s'effectue, généralement, au fur et à mesure que se déroule le combat.

La décision du chef, c'est-à-dire son idée de manœuvre, se concrétise dans une *direction d'attaque* où il veut appliquer son *effort principal*. (S. C. 214 et 218.)

« Le choix du lieu est moins influencé par les renseignements sur l'ennemi, rarement suffisants, que par le terrain ; celui-ci doit favoriser l'action de l'artillerie (observation et efficacité) et se prêter au combat de l'infanterie. »

« Les possibilités d'action de *l'artillerie* influencent considérablement le plan de combat. » (S. C. 228.)

Le facteur déterminant de cette direction essentielle est donc la possibilité d'appuyer l'action par le feu — au départ et en cours d'action — avec le maximum d'intensité. Il faut que le terrain permette une concentration de moyens de feu et une bonne observation.

Une forêt, par exemple, est favorable au point de vue défensif, favorable encore pour la marche d'approche, mais nettement défavorable pour l'attaque à cause de l'impossibilité qu'il y a dans une forêt à appuyer le mouvement par le feu.

\* \* \*

Quel est le problème qui se pose avant tout à l'assaillant ? C'est celui de la *supériorité du feu*.

L'assaillant ne pourra progresser que s'il s'assure la supériorité du feu sur son adversaire, c'est-à-dire s'il ne met ce dernier dans l'impossibilité de faire un emploi rationnel de son feu et d'en obtenir un rendement efficace.

Ce résultat sera obtenu :

— soit par la *destruction* des engins de feu de l'adversaire ;

— soit par la *neutralisation* qui met pendant un certain temps l'adversaire hors d'état de mettre ses armes en action.

Le premier procédé demande, en ce qui concerne les tirs d'artillerie, des moyens nombreux, puissants et un temps relativement long. Il nécessite, en outre, la localisation aussi exacte que possible des organes de l'adversaire. De plus, la nécessité de détruire en augmentant la durée des tirs enlève à l'assaillant le bénéfice de la surprise. Il *nous* faudra donc, dans la plupart des cas, abandonner ce procédé.

La neutralisation momentanée des engins de l'adversaire peut s'obtenir au contraire par une action courte et brutale, privant l'ennemi de sa liberté d'action et permettant à l'agresseur de se mettre au bénéfice de l'effet de surprise (rafale massive, *feuerschlag*).

Bien entendu, ce que nous venons de dire s'applique à l'artillerie et aux mitrailleuses mais pas, par exemple, à l'arme individuelle, au mousqueton, qui emploie toujours le tir de destruction, le tir à tuer, pas non plus au canon d'infanterie, ni même au lance-mines. Les mitrailleuses dans l'attaque ne peuvent guère avoir des buts précis ; elles fauchent et font donc du tir de neutralisation.

\* \* \*

La question si controversée des *tirs déclenchés à priori* mérite qu'on s'y arrête un instant.

Faut-il ne tirer que sur les points reconnus occupés ou doit-on déclencher des feux sur des points simplement suspects ?

Nous voulons et nous devons aller vite, nos effectifs sont réduits. Il faut donc coiffer les objectifs et tous les points suspects quitte à consommer passablement de munitions. Il ne suffit pas de mettre des appuis de feu en surveillance, car, avec le débit des armes automatiques, les *pertes* seraient immédiatement sérieuses, irréparables. En outre, l'effet de surprise serait manqué.

Le Service en campagne préconise ce procédé pour l'assaut (art. 239) ; s'il est nécessaire à ce moment-là, il l'est aussi pendant l'attaque.

Les Ecoles de tir de Wallenstadt appliquaient le procédé des tirs à priori ces années dernières et la guerre du reste ne tarderait pas à nous mettre d'accord sur ce point.

Il est plus facile de remplacer des munitions que des hommes. Il faut surprendre l'ennemi par la soudaineté et la brutalité de nos attaques.

\* \* \*

Selon la direction de la flèche de l'effort principal, il s'agit d'une attaque frontale ou d'une attaque enveloppante.

Le plan d'attaque est souvent complété par la désignation d'une *base de départ* et d'*objectifs*, nécessaires pour coordonner l'attaque, réorganiser, ravitailler, pousser en avant les appuis de feux et, aux échelons supérieurs, pour permettre les déplacements d'artillerie. (S. C. 218.) Mais parfois ces indications sont superflues, car elles découlent sans autre de la *mission*.

Les objectifs sont surtout nécessaires dans une attaque préparée. Ils peuvent devenir superflus, ou nuisibles, dans le

combat de rencontre ou dans la poursuite. Dans ces deux dernières situations, les unités doivent avant tout connaître leur *direction*. Si l'ennemi cède, l'objectif n'a du reste pas pour but de limiter l'avance (S. C. 218), mais bien de permettre la coordination, la concentration des efforts. « Frapper fort et tous ensemble. »

Pour limiter l'arrêt sur un objectif, aussi bien que pour coordonner encore mieux la manœuvre, le chef indiquera aux éléments qu'il engage une *conduite à tenir* une fois l'objectif atteint. Au surplus, il communiquera à temps un nouvel objectif à atteindre. (S. C. 219.)

Nos attaques doivent être rapidement menées. Il faudra donc nous demander chaque fois si la désignation d'objectifs est nécessaire et, dans l'affirmative, donner une conduite à tenir et faire parvenir à temps l'indication d'un nouvel objectif, pour limiter l'arrêt au strict nécessaire.

Il est souvent indispensable de compléter la direction par la désignation de l'angle de marche à la boussole.

Aux échelons supérieurs, on complète encore le plan offensif par l'indication de *zones d'action* (S. C. 218) qui doivent logiquement se confondre avec les compartiments de terrain. Les zones d'action sont inutiles aux petites unités qui doivent avoir surtout leur direction, mais qui doivent assurer naturellement les soudures nécessaires.

\* \* \*

Alors que la manœuvre défensive se traduisait par des lignes établies en travers de la volonté de l'assaillant, la ligne principale étant le front d'arrêt, voici que la manœuvre offensive se concrétise par des directions, des flèches, sur chacune desquelles combattra un groupement, le plus important étant sur l'axe de l'effort principal.

(A suivre.)

Lieutenant-colonel MONTFORT.

---